

clarté dans l'appartement qu'habitait le petit frère d'Eglantine, dans cette chambre même où on lui défendait toujours d'entrer. Une lampe, placée auprès du lit de l'enfant, avait mis le feu au rideau ; les gens de la maison étaient à dîner, personne ne pouvait deviner ce danger.

La chambre déjà se remplissait de flammes, et le pauvre petit enfant, suffoqué par la fumée, ne pouvait déjà plus crier.

Sophie vit ce péril : elle ne perdit point la tête ; elle s'élança dans la chambre, cassant un carreau de la fenêtre, au risque de se déchirer les pattes ; puis, se pendant à la sonnette, elle fit un carillon épouvantable, qui mit sur pied en un instant tous les domestiques de la maison.

Eglantine, elle-même, accourut tout effrayée ; elle se précipita dans la chambre à travers les flammes, emporta son petit frère dans ses bras, et son émotion fut telle, qu'elle ne songea pas à s'étonner de voir sa chatte pendue à la sonnette.

Les domestiques ne furent pas si indifférents ; ils éteignirent d'abord le feu en toute hâte, puis, quand le danger fut passé, que le pauvre enfant fut rassuré, ils firent de grandes exclamations sur la manière extraordinaire, prodigieuse, inimaginable, dont il avait été sauvé. "C'était à la chatte, disaient-ils, qu'on devait de le voir en vie ; sans elle, il était étouffé. Avec quelle intelligence elle avait reconnu ce péril ! quelle adresse étonnante il lui avait fallu pour s'emparer de la sonnette ! et quelle idée merveilleuse lui avait fait s'en emparer ! Cette chatte, ajoutaient-ils, a de l'esprit comme un singe !"

Dans leur enthousiasme, ils ne s'offensaient point du tout d'être venus à la sonnette d'un chat : ce qui prouve qu'à force d'esprit, un petit personnage finit par commander à plus grand que lui, sans que nul orgueil s'en étonne.

Eglantine, entendant tous ces éloges, voulut remercier sa bonne chatte, à qui elle devait la vie de son frère. Mais Sophie, qui se rappelait le ressentiment de sa maîtresse, n'osait plus s'approcher d'elle ; et, dès que l'enfant avait été hors de danger, elle avait regagné son toit, ne se doutant pas que l'on fit d'elle tant de louanges.

Cependant elle n'y resta pas très-longs, car on l'appela de tous côtés.

— Sophie ! disait Eglantine d'une voix douce et bienveillante :

Et Sophie descendit de la gouttière, ce qui fut très-prudent, comme vous allez voir.

Elle entra timidement dans la chambre de sa maîtresse.

— Te voila, enfin, dit celle-ci en souriant.

Mais la chatte alla se cacher sous une table.

Je ne suis pas fâchée contre toi, ma belle petite chatte, reprit Eglantine. Si tu as égratigné l'œil de Frédéric l'autre jour, ce soir tu l'as empêché d'être brûlé ; tu as bien réparé ta faute ; viens donc ici, ne te cache plus.

Mais Sophie ne bougeait point de sa retraite ; elle attendait, elle espérait ce mot merveilleux et magique, qu'elle travaillait depuis si longtemps à faire prononcer à sa maîtresse.

Enfin, Eglantine, devenant plus pressante, s'approcha de la table :

— Viens donc, dit-elle d'une voix caressante ; ne

crains pas d'être grondée ; je ne t'en veux plus : So' phie, je te pardonne !!!.....

A peine eut-elle prononcé ces mots, que la prédiction du sorcier s'accomplit : Sophie reprit sa première forme ; ce qui la gêna un peu pour sortir de dessous la table : qu'aurait-elle donc été, si elle eût cessé d'être chatte pendant qu'elle était encore sur les toits ! Ce bonheur l'aurait jetée dans un bien autre embarras, vraiment.

CHAPITRE 10^{ème}.

IL EST PARFOIS DE BONS MENSONGES.

On devine quelle fut la surprise d'Eglantine en voyant sortir de dessous le tapis de la table une charmante petite fille, jolie comme un ange, au lieu de la grosse vilaine chatte qu'elle s'attendait à voir paraître. Sophie, transportée de joie, se jeta aussitôt dans ses bras.

Ramenez-moi vite à ma mère, s'écria-t-elle ; comme elle va être heureuse de me revoir !

Eglantine, qui était très-sensible, comprit à merveille l'empressement de Sophie, à revoir sa mère ; mais elle voulut, avant de la mener chez elle, prévenir Mme Epernay, craignant qu'après tant de chagrin, une si grande joie ne la fit mourir.

Mme Epernay était justement de retour à Paris depuis plusieurs jours.

Cette bonne mère était bien malade. Depuis six mois qu'elle avait perdu sa fille, elle n'avait cessé de pleurer. Sophie était impatiente de la revoir, et l'on avait toutes les peines du monde à l'empêcher de courir l'embrasser. Elle ne pouvait croire que le plaisir de retrouver son enfant pût être dangereux pour elle ; les enfants ne peuvent s'imaginer qu'il y ait du danger dans le bonheur.

Eglantine, ayant pitié de son impatience, se rendit elle-même chez Mme Epernay, cherchant dans son imagination une fable pour préparer ce pauvre cœur de mère, si déchiré par la douleur, au coup inattendu d'un bonheur accablant.

Madame, dit-elle en s'approchant avec la timidité de Mme Epernay, qu'elle trouva, comme elle était tous les jours, baignée de larmes, et entourée des objets qui lui rappelaient sa fille, me pardonneriez-vous de réveiller dans votre cœur un souvenir bien douloureux?...

Ah ! mademoiselle, interrompit Madame Epernay qui devinait que c'était de sa chère Sophie qu'il s'agissait, ne craignez pas de m'attrister en parlant d'elle j'y pense toujours.

— Vous n'avez eu aucun renseignement sur le sort de cette enfant depuis le jour où elle a disparu ?

— En auriez-vous ? s'écria vivement Mme Epernay dont les yeux brillaient d'espérance ; oh ! dites, je vous en conjure !

— Je puis me tromper, poursuivit Eglantine en composant toujours son charitable mensonge ; j'ai entendu parler, par hasard, d'une petite fille à peu près du même âge que la vôtre, que des mendiants ont volée, il y a plusieurs mois, et...

— Ma pauvre Sophie ! quoi ? tu vivrais encore ! s'écria Mme Epernay dans un délire d'espérance.

— Peut-être n'est-ce pas elle, reprit aussitôt Eglantine effrayée de cette vive exaltation ; je n'ai point vu l'enfant que ces misérables ont dérobé, et je ne puis savoir si c'est le vôtre ; mais si vous me